

le dos en haut, vers le dos de sa mère, ou bien il est penché tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Lorsque le moment de la naissance arrive, la tête se relève et les jambes de devant s'allongent. Le col de la matrice s'ouvre, et le jeune animal, poussé par les contractions de la matrice, s'avance dans le vagin et s'engage dans le passage que forment les os du bassin, dont la dilatation a commencé à s'opérer plusieurs jours auparavant. La vulve s'entrouvre, et on voit d'abord paraître une vessie qui ne tarde pas à crever, en laissant échapper l'eau qu'elle contient et dans laquelle nageait le fœtus. Alors se montrent les deux pieds de devant, puis le museau, la tête étant appuyée sur les jambes. Les efforts de la mère deviennent plus violents, la tête franchit le passage et bientôt le nouveau-né est là tout entier.

Telle est la marche d'une délivrance heureuse et sans accidents, qui s'opère ordinairement en quatre à cinq minutes.

Si la jument met bas debout, le poulain glisse sur les jarrets de sa mère et arrive de là à terre. Le sol de l'écurie doit être abondamment garni de litière. Si la jument était couchée, elle se relève ordinairement dès qu'elle sent que le poulain est sorti. Dans l'un et l'autre cas, la rupture du cordon ombilical a lieu. Si la jument reste couchée et qu'ainsi le cordon ne soit pas rompu, on doit le rompre en le déchirant. Si on le coupe net, il est bon, pour éviter le danger d'hémorragie, de le lier avec un fil à 2 travers de doigt du corps du poulain. On dégage ensuite le poulain des enveloppes dans lesquelles il peut se trouver encore embarrassé, on lui passe le doigt dans la bouche, et on le met devant sa mère pour qu'elle le lèche. Après un accouchement heureux, on n'a pas ordinairement besoin de prendre aucun de ces soins ; mais si la mère est faible et reste couchée, ou si elle est attachée de manière à ne pas pouvoir se retourner, il est possible qu'un poulain faible périsse étouffé dans les enveloppes dont il ne peut se dégager, comme aussi il peut, en tombant, se rompre la colonne vertébrale.

La sortie du délivre a ordinairement lieu de un quart d'heure à une demi-heure après la naissance du poulain.

V.—Premiers soins à donner à la mère et aux poulains.

Après que la jument a mis bas, on lui donne à boire de l'eau blanche tiède, on la nourrit légèrement, mais on doit toujours lui donner à boire à discrétion. Le poulain bien constitué ne tarde pas à se mettre sur ses jambes et à aller de lui-même chercher le pis de sa mère. On peut l'aider si la jument est très-douce, mais si elle est chatouilleuse, si elle refuse de le

laisser teter, au lieu d'employer d'abord la force pour l'y contraindre, je crois qu'il vaut mieux laisser seuls et tout à fait tranquilles la mère et le poulain : il est probable que l'amour maternel l'emportera et qu'on n'aura pas besoin de s'en mêler. Si pourtant cela n'arrive pas, ou si le poulain n'a pas la force de se tenir sur ses jambes, il faut bien alors venir à son aide, contenir la jument, l'empêcher de ruer, en lui levant un pied de devant, approcher le poulain du pis, et même lui traire du lait dans la bouche.

VI.—Nourriture des poulains.

Un poulain vigoureux ne tarde pas à essayer de manger avec sa mère. Il a été un temps, qui n'est pas encore très-éloigné, où l'on croyait que l'avoine rendait les poulains aveugles, qu'on devait les élever durement, c'est-à-dire les mal nourrir, les laisser exposés au froid, et que plus ils étaient misérables dans leurs premières années, plus par la suite ils devenaient robustes. On est aujourd'hui revenu de cette erreur. Des expériences ont prouvé que dans des endroits où règne la fluxion périodique, des poulains fortement nourris en avoine en ont été préservés. On sait que pour obtenir des chevaux grands et forts, il faut assurer aux poulains un jet vigoureux par une nourriture abondante et substantielle, et que c'est surtout de la première année que dépend le développement complet des jeunes animaux.

On gagne en outre à bien nourrir les poulains un développement plus précoce, qui peut suffire pour payer grandement le supplément de nourriture qu'on leur a donné.

« L'augmentation la plus considérable dans la taille du poulain a lieu la première année. »

Cette règle souffre pourtant des exceptions. Un jeune animal dont la croissance a été arrêtée, dans les premiers temps de sa vie, par une nourriture insuffisante, prend souvent plus tard un développement remarquable, s'il reçoit une bonne et abondante nourriture. J'ai vu des chevaux grandir encore après avoir passé l'âge de six ans.

Mais si la parcimonie est un grand mal dans l'élevage des poulains, il faut aussi se garder de l'excès contraire, et de ne pas croire, comme ceux qui, sans les comprendre, ont voulu imiter les Anglais, que ce n'est qu'à force d'avoine qu'on peut élever de bons chevaux. Les Anglais agissent d'une manière toute rationnelle quand, par l'avoine, ils forcent le développement des poulains de pur-sang qu'ils veulent faire courir à l'âge de deux ans ; mais les fermiers anglais n'ont garde de suivre cet exemple. Un cheval ordinaire dont l'avoine serait la principale nourriture depuis qu'il

est au monde, aurait certainement mangé à l'âge de quatre ans plus qu'il ne vaudrait. D'autres ont prétendu que ce n'est que par l'avoine qu'on peut obtenir de vigoureux chevaux : c'est comme si l'on disait que pour faire des hommes vigoureux il faut nourrir les enfants de viande et de vin.

L'expérience a suffisamment prouvé la fausseté de ces assertions. Il faut aux poulains une nourriture abondante et substantielle ; en été, des fourrages verts de bonne qualité, à la pâture ou au râtelier ; en hiver, de bon foin de prairies naturelles ou artificielles et des racines, pommes de terre cuites ou carottes, avec cela un peu d'avoine ou de féveroles, de temps à autre du son, de l'orge ou du seigle moulus. Leur nourriture doit être variée ; on doit les habituer à tous les aliments qui leur conviennent, sans oublier le pain et le sel, que des chevaux fait refuser quelquefois, ne les connaissant pas.

On a encore remarqué que si l'avoine forme la principale nourriture des poulains, leur charpente osseuse ne prend pas tout le développement désirable. Il leur faut une nourriture qui contienne la chaux nécessaire à la formation des os. Les fourrages récoltés sur un sol calcaire sont ceux qui leur conviennent le mieux, et si le sol ne contient pas naturellement de chaux, il est très-bon de lui en donner. Pour les prés, les os en poudre, seuls ou dans des composts, augmentent non-seulement la quantité, mais aussi la qualité du foin.

Les hommes, comme les animaux, qui vivent sur les sols calcaires, ont une charpente osseuse plus forte et une plus grande taille que ceux qui vivent sur les terres de sable.

On a aussi proposé d'élever les poulains au lait de vache, pour pouvoir plutôt employer les juments. Une jument employée aux travaux d'agriculture peut sans aucun inconvénient travailler et allaiter un poulain. Si elle doit faire des courses qui l'éloignent trop de l'écurie, le mieux est de ne pas lui laisser faire de poulains.

Il faudrait par jour à un poulain au moins 10 pintes de lait de vache, et si on le compte seulement à deux centins la pinte, c'est un chelin par jour ou près de \$25.00 pour cinq mois, sans compter l'embarras et la perte de temps. Si on donne au poulain du lait écrémé, la valeur en sera moindre, mais il en faudra davantage, et il faudra y ajouter du grain égrugé (moulu). En définitive, je crois que le lait de vache n'est employé avec profit que pour un poulain d'une grande valeur ou pour celui qui a perdu sa mère.

Si cependant on avait en grande abondance du lait écrémé ou du lait caillé, on pourrait en donner à un poulain déjà fort, comme supplément